N° 52 — 5e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes



Avril 1910

…ction et Administration :
…e du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly - ALGER

Comité Algérien
de Propagande Spirite
10, Rue Ste Joubert à ORAN

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha
—
1910

Appel à la Bienfaisance

en faveur des Sinistrés de France

Un mouvement extraordinaire de générosité et de bienfaisance, en faveur des inondés de France, se manifeste de toutes parts, car des listes de souscription sont couvertes de signatures par les personnes de tous les rangs et de toutes les conditions de la société.

L'Etat, les départements, les communes et les diverses associations ont donné l'exemple de ce mouvement de générosité.

La Vie Future ne peut être silencieuse en face d'une pareille catastrophe. Il est bon et utile de lui signaler l'empressement qui est mis pour le soulagement des sinistrés de France qui ont été victimes de ce désastre épouvantable.

Il n'est donc pas étonnant que cette œuvre éminemment philantropique, réunisse toutes les sympathies des personnes de cœur et de sentiments.

C'est assurément l'union générale de la grande famille humaine qui se solidarise pour venir en aide à la déplorable calamité des sinistrés de France. C'est d'ailleurs l'union des gens de bien qui se manifeste dans cette circonstance malheureuse et cela, dans une pensée d'amour universel.

Il est certain, en effet, que la bienfaisance et la charité constituent une vertu sublime qui émane de l'Être Suprême même ; elle unit les hommes de cœur dans le principe élevé de la solidarité fraternelle ; elle est, en outre, comme un sourire de l'Eternel qui réchauffe et réveille les âmes assoupies ou inconscientes de leur léthargie morale.

C'est d'ailleurs de l'âme vertueuse que découlent les nobles sentiments et les sublimes pensées de bienfaisance et d'amour du prochain. C'est assurément la pratique du bien qui constitue l'élé-

ment le plus puissant de bonheur réel, au milieu des vicissitudes de la vie. Mais l'homme n'est heureux qu'en proportion de sa bienfaisance, de sa charité et de sa générosité; car la nature équitable récompense les plus grands bienfaits par les plus grands plaisirs.

Le Très-Haut ne voit rien de plus Auguste sur terre qu'une âme pure et honnête et qu'une charité vécue et une bienfaisance active. C'est d'ailleurs la pureté du cœur, l'élévation des sentiments de noblesse de nos actions et la généreuse bienfaisance qui constituent les éléments du véritable bonheur de la vie humaine.

Hélas ! l'homme de bien est un fruit délicieux que le ciel a permis à la terre de produire quelquefois, pour faire le charme de la vie humaine ; car il féconde tous les moments de notre existence sur notre pauvre planète semée de peines et d'ennuis.

Dans ce moment idéal où l'âme, absorbée par des pensées d'espérance en la vie future, se détache de la matière et de toutes les frivolités humaines pour retourner à son foyer lumineux, qui est situé dans les mondes heureux, ses yeux s'ouvrent à la vraie lumière.

Malheureusement, il est peu d'hommes qui sachent jouir par l'intelligence, par l'esprit, par le cœur et surtout par les sentiments de bienfaisance ; car la solidarité fraternelle, aurore de la vie, printemps de l'âme, amène toutes les autres vertus. Ces perspectives lointaines sont appelées, ils est vrai, à devenir des réalités.

Plaute a dit avec raison : « Le sage est l'instrument de son propre bonheur. »

L'amour de Dieu, renfermé et réalisé par l'amour de nos semblables, constitue un instinct naturel, qui révèle un monde peu connu de l'humanité terrestre, lequel renferme l'idéale perfection du bonheur.

Mais pendant les tribulations de la vie, l'homme a besoin quelquefois d'échapper aux tristes réalités de l'existence, de se réfugier dans le monde des illusions et de s'immerger dans le soleil qui montre les belles et riantes réalités de la vie future.

Ces visions anticipées nous montrent le chemin que nous devons suivre pour arriver aux mondes supérieurs.

Quoiqu'il en soit, celui qui cherche le bonheur hors de la bienfaisance réellement vécue, ne le trouvera pas ; car il court après des mirages trompeurs qui fuient à son approche.

Il est d'ailleurs indispensable de bien se persuader que le seul élément de bonheur que nous devons employer, c'est de nous efforcer de procurer celui d'autrui qui peut seul faire le nôtre.

Apprendre à l'homme à supporter le malheur, c'est le mettre sur la voie du bonheur ; car la patience peut seule faire la force de la faiblesse et la patience est d'ailleurs sœur de l'espoir.

N'oublions jamais que les âmes justes et animées de l'esprit de charité et de l'amour du prochain nous rapprochent de la Divinité par leurs visions éthérées qui sont un rayon de l'Infini.

Mais revenons à notre sujet sur la bienfaisance en faveur des sinistrés de France.

Les personnes riches ne doivent pas perdre de vue qu'elles sont les anges tutélaires des sinistrés. Elles doivent donc comprendre que Dieu les a placées dans ce poste avancé pour lui servir d'ambassadeurs et d'apôtres de la bienfaisance à l'égard des malheureux.

Toutes ces vérités sont des perles que la poésie, géant de la pensée, peut seule exprimer dignement, puisqu'elle révèle l'Infini dans ses aspirations et fait naître les élans généreux de l'âme.

Nous laissons donc à la Muse le soin de résumer les beaux sentiments qui doivent animer les personnes réellement bienfaisantes et généreuses, puisqu'ils sont un écho des mondes supérieurs.

Les pauvres inondés des régions de France
Souffrent de ce fléau la plus dure souffrance
Qui fait, de toutes parts, la désolation
De ceux qui sont atteints par cette inondation.
Cet immense désastre embrasse la fortune
Des villes et des champs, les remplit d'amertume.
Espérons fermement que de puissants secours,
Venant de toutes parts, produiront de beaux jours.
Combien de sinistrés endurent la misère
Que la vraie charité peut rendre moins amère.
Les âmes pénétrées de ces beaux sentiments,
S'efforcent d'amoindrir ces terribles tourments.

Les grands élans du cœur, engendrant l'allégresse,
Soulageront enfin cette dure détresse.
Riches qui possédez, donnez aux sinistrés
Que la fatalité vous a recommandés ;
Soulagez le malheur et la sombre souffrance
De nombreux sinistrés, restés sans espérance ;
Car ceux qui sont atteints par la calamité
Subissent forcément la dure pauvreté.
Amis, serrons nos rangs, combattons la misère
Que les évènements ont jeté sur la terre,
La sublime grandeur des cœurs pleins de bonté
Révèle assurément la ferme volonté,
Et le sublime écho d'une âme bienfaisante,
Qui se répand sans cesse en œuvre consolante.
La charité pour tous est une loi d'amour
Qui soutient l'affligé à chaque instant du jour.
Semons, de toutes parts, la joie et l'abondance ;
Tarissons tous les maux causés par l'indigence.
Nous faisons donc appel à tous les dévouements,
Qui émanent du cœur et des bons sentiments.
Soulageons la douleur et la dure misère
Que les inondations ont rendue plus amère.
Que notre charité se montre à hauteur
De ces beaux sentiments par une noble ardeur.
L'amour, sublime écho de la grande harmonie,
Est un rayon lointain de l'éternelle vie.
Le présent, bien compris, prépare l'avenir,
Il est l'avant-coureur des joies et du plaisir.
Souvenons-nous toujours que l'âme bienfaisante
Contient les éléments d'une pensée charmante.
Dans notre humanité la vertu fait le rang ;
Car l'homme vertueux est aussi le plus grand.
C'est par l'amour d'autrui et par la bienfaisance
Qu'on trouve le bonheur en calmant la souffrance.
La douce charité est un élan d'amour
Qui réveille la joie d'un bonheur sans retour.
Ah ! que ces vœux ardents, dictés par la tendresse,
Ecartent constamment l'implacable détresse.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

Les Premières Manifestations Spirites

III

> Certes, je crois à l'Au-delà, à l'Invisible, au Spirituel. J'y crois philosophiquement, parce qu'il est le dessous, la raison et le levier de l'Univers ; j'y crois psychiquement, parce que sans lui, l'âme demeure inexplicable en son principe, comme dans ses phénomènes.
>
> Edouard SCHURÉ.

Voilà donc une série de faits que rien ne pouvait expliquer à cette époque, où le charlatanisme ne pouvait avoir aucune part. Eh bien ! voici les réflexions dont notre savant fait suivre ce récit : « J'ai demandé à plusieurs de ceux qui font des évocations avec les tables et qui conversent avec Napoléon Ier, avec Washington, avec Socrate, avec Molière, avec tous les héros et les hommes éminents de tous les âges, de vouloir bien évoquer ce malheureux Charles Rayn et lui demander pourquoi il ne s'est pas tenu tranquille et si c'est pour se venger du peu d'activité qu'on a mis à retrouver ses restes qu'il a occasionné tout le mouvement qui a suivi sa manifestation. *Je n'en ai eu aucune nouvelle.* Le Sournois rit dans sa barbe de tout ce vacarme américain et européen qu'il a excité avec la *friperie des vieux prodiges de mécanique et de ventriloquie relégués jusqu'ici, en France, sur les théâtres de Comte et de Robert Houdin, successeurs de Fitz-James et de Borel.* »

Voilà tout ce qu'a pu dire de ce phénomène si curieux et si authentique l'intelligence d'un savant !

Continuons...

Pour suivre l'historique des manifestations, dites de Rochester, où des assemblées publiques et deux comités avaient été nommés pour rechercher la cause des nouveaux miracles, nous dirons que dans d'autres maisons que celle de la jeune Margaretta Fox et de sa sœur aînée, les manifestations se produisirent et que dans une

troisième ville du même état de New-York. Auburn, la plus jeune des demoiselles Fox, Catherine, âgée d'environ douze ans, se trouvant en visite, les bruits l'accompagnèrent aussi. Depuis lors les manifestations se produisirent sur un si grand nombre de points, qu'il serait trop long d'en faire l'énumération. New-York, la ville de 800.000 âmes, qui avait été la quatrième localité où s'étaient montrés les prodiges, fut immédiatement suivie de trente autres villes, telles que Boston, Cincinnati, Saint-Louis, Buffalo. La seule cité de Philadelphie compta trois cents cercles occupés de ces manifestations d'Esprits. Chaque société avait son *médium*. Dans les grandes villes de l'Union, comme par exemple à Boston, il se rencontrait quarante à cinquante médiums. Enfin, au mois de septembre 1852, on estimait que dans toute l'étendue des Etats-Unis, le nombre des médiums s'élevait à plus de trente mille.

Voici encore les réflexions de notre savant : « Comme l'état de médium conduit, suivant une expression anglaise, à *empocher des dollars*, il n'est point étonnant que tant de personnes se soient lancées dans cette facile profession. Je suis même fort étonné que l'on n'ait pas fait parler aux Esprits le langage ordinaire des hommes et qu'on se soit borné à provoquer des réponses par des coups frappés, indiquant des nombres, des lettres ou des affirmations et des négations. Sans doute on n'a pas voulu se trop rapprocher de nos ventriloques qui font le plus aisement du monde frapper à une porte, mais qui de plus font, *en langage ordinaire*, appeler du dehors, réclamer un secours du fond d'un puits ou du haut d'une cheminée, de même qu'ils *prêtent la parole* à une poupée, à un chien, à un mouton qu'eux-mêmes ou d'autres personnes tiennent entre leurs bras. »

Ces manifestations sont arrivées en Europe par Brême, Hambourg et l'Allemagne, en 1852, d'où en 1853, elles ont passé en France et en Angleterre.

En Europe, elles ont eu principalement pour interprète le mouvement des tables et des objets susceptibles de tourner sur eux-mêmes. On ne sait pas bien comment on a passé des coups frappés d'une manière invisible aux coups produits par le soulèvement

des pieds d'une table et ensuite au mouvement en rond de la table elle-même.

« Nous observerons, dit Babinet, qu'il est infiniment plus facile de dissimuler l'impression produite par les doigts sur un objet mobile que les évolutions de l'organe de sa voix qui produisent les effets de la ventriloquie. Quant à l'énergie que peuvent acquérir les impulsions concordantes de plusieurs personnes agissant de concert, on peut affirmer, d'après la mécanique et la physiologie que ces forces sont plus que suffisantes pour produire tous les effets observés. Il ne reste d'obscurité que sur l'accord qui s'établit entre la pensée des opérations et les mouvements qu'ils impriment au corps mobile. Sous ce point de vue, les tables européennes sont bien plus curieuses que les grossiers frappements américains. »

Voici comment Babinet termine son chapitre sur les tables tournantes :

Que dire en définitive de tous ces faits observés ?

— Y a-t-il des coups frappés ?

— Oui.

— Ces coups répondent-ils à des questions ?

— Oui.

— Quand on passe le bout du doigt ou la pointe d'un crayon sur un alphabet, les coups frappés correspondent-ils à des lettres choisies par l'intelligence qui répond à l'interrogateur par le moyen du médium ?

— Oui.

— Ces lettres forment-elles un sens ?

— Oui, presque toujours, mais la portée de ces morceaux d'éloquence surnaturelle n'est jamais très élevée.

— Qui est-ce qui produit ces sons ?

— Le médium.

— Par quel procédé ?

— Par le procédé ordinaire de l'acoustique des ventriloques.

— Les tables se meuvent-elles par l'imposition des mains suffisamment prolongée ?

— Oui.

— Qu'elle est la cause des mouvements souvent très énergiques ainsi produits ?

— C'est la simultanéité d'action de tous les efforts, quand ces efforts, très petits en étendue sont à l'état *naissant*.

— Les tables se soulèvent-elles d'un côté ?

— Oui, par une inégalité de pression.

— Peut-on, après avoir agi sur une table la soulever et la maintenir en l'air, en repos et sans qu'elle soit lancée ?

— Non, cent fois non.

— Les indications de la table sont-elles intelligentes ?

— Oui, car elle répond sous l'influence intelligente des doigts imposés.

— N'y a-t-il donc rien de surnaturel dans ces évolutions ?

— Non.

— N'y a-t-il rien de nouveau, de curieux, d'intéressant ?

— Il y a beaucoup de tout cela et nous sommes encore loin de connaître tous les détails de la transmission des effets de la volonté du chef de la chaîne dite *magnétique* à la table qui obéit à tous les ordres.

— Que faut-il faire pour le progrès de cette branche de connaissances ?

— Il faut bien observer tout ce qui peut se rapporter au cas où, en apparence, la table semble se mouvoir sans contact immédiat, et si, *par impossible*, on pouvait soulever et maintenir en l'air une table ou un corps en repos, on pourrait se flatter d'avoir fait la première de toutes les découvertes du siècle.

(Suite) ISIDORE LEBLOND.



Etude sur le Nazaréen Jésus

Les deux articles de notre collaborateur JOSEPH d'ALGÉRIE que nous avons publiés sur ce sujet, en Février et en Mars, ont péniblement ému quelques lecteurs de *La Vie Future*. Leurs croyances ont été quel-

que peu choquées par les idées hardies de notre collaborateur sur les origines de Jésus. Cette étude, de longue haleine, comportait encore une dizaine d'articles. Pour éviter de nouveaux froissements, le Conseil d'Administration de la Société Algérienne d'Etudes psychiques a décidé de ne pas en continuer la publication.

H. V.

De l'au-delà à la terre, sans fil

Nous vivons dans les ténèbres. De nous-mêmes, nous ne connaissons rien. A peine croyons-nous connaître les apparences de quelques phénomènes extérieurs. Ce que nous nous figurons découvrir, nous ne faisons guère que le retrouver : on le savait il y a trente ou quarante siècles, ou d'avantage, au fond de la Chine, de l'Inde, de l'Egypte, des cités gigantesques et des temples mystérieux maintenant ensevelis sous les forêts américaines.

La Bruyère prétend qu'on ne peut plus rien dire de neuf : « Tout est dit, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » Erreur. Les hommes pensent depuis sept mille ou soixante-dix mille ans ; mais tout reste à dire ; il n'a rien été dit de définitif ; il n'a peut-être été dit rien de vrai.

Des hommes qui pensent ? En sont-ils sûrs ? Dans notre incommensurable vanité, nous supposons que nous avons des pensées, des raisonnements, des volontés ; nous avons l'illusion d'agir. Est-ce que nous ne sommes pas *agis* plutôt par des volontés étrangères ? Est-ce que nous ne sommes pas les instruments inertes, aveugles, inconscients, d'une pensée que nous ne connaissons pas, pour un dessein que nous ne soupçonnons pas ?

Pour avoir le droit de croire que nous pensons nous-mêmes, il faudrait au moins connaître le mécanisme de notre pensée. Qui le connaît ? Ni Platon, ni Epicure, ni leurs devanciers dans l'infini des siècles, ni leurs successeurs n'ont pu définir l'idée ; ni les philosophes ni les physiologistes n'ont pu la localiser ; est-elle une espèce sensible ? une essence ? un reflet ? un écho ? de quoi ?

d'où ? Notre cerveau n'est-il qu'un miroir ? une plaque sensible ? un appareil qui ne raisonne pas, mais qui, simplement, résonne ?

Nous percevons des effets, les effets de phénomènes obscurs, et seulement les effets qui ont une répercussion en nous, mais nous ignorons toutes les causes.

« Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? » La question nous obsède sans relâche, et jamais ne vient la réponse. Nous essayons de dire « comment », et l'hypothèse que nous risquons est bientôt détruite par une autre plus vraisemblable, encore provisoire.

* *

Les phrénologues ont tenté du moins de situer nos facultés dans la masse céréale ; ils ont échoué ; ils n'ont pas même établi une relation entre le volume ou le poids du cerveau et la puissance de l'intellect. Le cerveau d'un homme d'Etat s'est trouvé aussi léger que celui d'un danseur d'opéra. Les facultés dont le siège était supposé dans telle circonvolution font défaut dans des cerveaux où la circonvolution paraît admirablement développée ; elles existent dans des cerveaux où la circonvolution paraît atrophiée.

Notre science n'est qu'un amas de conjectures qui seront réfutées demain.

Qu'est ce que la mémoire ? Comment les notions peuvent-elles s'emmagasiner en nombre croissant dans un organe immuable ? Les psychologues enfilent des explications fumeuses et des vocables abstrus, mais ils ne rendent compte de rien. Qu'est-ce que le rêve ? Comment se fait-il que certains individus assemblent en eux une double personnalité, vivent une double vie ?

Un savant, un homme d'affaires, un dramaturge, un général cherchent la solution d'une difficulté, s'épuisent en vain, se torturent la cervelle ; ils renoncent ; ils vont dormir ; au réveil, la solution leur apparaît spontanément, complète, lumineuse. Qui l'envoie ?

* *

Tout éveillé, vous ne savez l'heure que si vous consultez une horloge ; mais vous avez besoin de vous réveiller cette nuit à quatre heures ; vous fixez quatre heures, dans votre pensée ; à quatre

heures, votre sommeil est brusquement rompu. Par qui ? Vous avez donc, en dormant, une notion du temps que vous n'avez pas dans l'etat la veille ?

Les mystères du sommeil normal sont troublants ; les mystères de l'hypnotisme sont effrayants.

Chacun de nous, dans sa vie banale, a été témoin de faits qui l'ont bouleversé. Deux, trois, quatre hommes vivent séparés par des continents et des océans ; ils n'ont jamais entendu parler les uns des autres ; ils appartiennent à des nations, à des races différentes ; un hasard les réunit : ils constatent que leurs cerveaux sont exactement synchroniques et que, dans leur vie passée, ils ont pensé les mêmes choses aux mêmes dates, aux mêmes heures ; s'ils les ont écrites, la traduction est littérale d'une langue dans l'autre. Qui leur dictait à la fois ?

Une femme pousse un cri de douleur au milieu d'une réunion joyeuse : elle a vu son père expirant ; ce père est à deux cents lieues ; réellement, il expirait à la seconde où elle l'a vu. Un homme est jeté hors de son lit par un cauchemar atroce ; il a vu son frère tomber sous le couteau d'un assassin ; ce frère est de l'autre côté de l'Atlantique ; réellement il était assassiné à coups de couteau pendant le cauchemar, Une famille du haut d'une terrasse, contemple la plaine immense et déserte ; un nuage de poussière s'élève à l'horizon ; une voiture, sans doute ; une jeune fille déclare. « C'est M. X... qui vient demander à mon père tel service. » Et le nom qu'elle prononce, elle ne l'a jamais connu ; l'homme, elle l'ignore ; l'affaire, elle l'ignore ; elle a parlé sans le vouloir ; elle est aussi stupéfaite que ceux qui l'ont entendue ; ce qu'elle a dit se vérifie une heure plus tard. Qui a parlé par sa bouche ? Chacun de nous connaît plusieurs cas semblables, survenus chez les individus les plus normaux, même les plus vulgaires, les plus étrangers à une préocupation scientifique.

Dans certaines crises, dans un certain état de tension, de nervosité, qui de nous n'a eu des intuitions fulgurantes, la révélation d'un fait, d'un nom, d'un chiffre, d'un motif, d'une combinaison, qui échappaient obstinément aux efforts de la mémoire ou du

raisonnement ? Dans ce même état de tension nerveuse, n'arrive-t-il pas qu'un homme lise « comme à livre ouvert » dans le cerveau d'un autre ? Il semble détourner vers son propre cerveau les pensées qui arrivent à l'autre comme on détourne vers un appareil intrus les ondes téléphoniques ou télégraphiques destinées à un autre récepteur. Dans cet état de tension nerveuse, il semble que nous sommes tirés de notre enveloppe grossière, tirés de notre gangue ; nous nous trouvons plus proches de quelque chose qui ne nous est pas perceptible habituellement et dont nous avons à cet instant une perception soudaine, brève, effarante.

Qu'est-ce que le génie ? où commence-t il ? Qu'est-ce que la folie ? où commence-t-elle ? « Nous sommes tous fous ! » s'écriait récemment un haut magistrat. Et nous avons tous une parcelle de génie. Ou bien personne n'est fou, personne n'a du génie. L'homme de génie d'aujourd'hui eût été un fou pour les hommes d'hier, serait un fou pour les hommes de demain. Le fou d'aujourd'hui eût été hier, serait demain un homme de génie.

Nous errons dans l'inconnu, dans l'impalpable, dans l'invisible. C'est la seule vérité que nous devions admettre comme certaine. Et, dans tous les temps, les hommes qui ont tenté de l'approfondir sont devenus la proie de l'épouvante. De là sont nés les divinités, les démons, Dieu, le diable ; de là, les superstitions, les religions, les ineptes explications de l'inexplicable, accueillies avec ferveur par la créature affolée.

Quelque chose est là, sur nous, autour de nous, quelque chose de prodigieux, d'insaisissable, de formidable, quelque chose qui nous dicte sa pensée et qui agit nos actes, quelque chose qui nous échappe et qui nous tient. Comment, dès qu'on y réfléchit, ne pas succomber à l'effroi ?...

***

De la tour Eiffel à Casablanca, la télégraphie sans fil établit une communication instantanée ; la pensée conçue, exprimée sur la tour Eiffel pénètre instantanément dans un cerveau d'homme au Maroc et s'y établit. Bientôt, le phénomène se répètera sur des distances plus grandes ; un jour, de n'importe quel point à n'importe

quel autre point. Des ondes, des fluides traversent l'espace ; nous ne voyons rien ; nous allons vivre parmi les ondes télégraphiques et téléphoniques réalisant le synchronisme de la pensée humaine sur tout le globe terrestre ; nous ne verrons toujours rien.

L'appareil de transmission, l'appareil de réception, fabriqués miraculeusement par la main des hommes, peuvent imaginer qu'ils ont eux-mêmes conçu la pensée qu'ils transmettent ou qu'ils reçoivent. L'homme, appareil étonnant, fabriqué miraculeusement par une main mystérieuse, imagine bien qu'il pense lui-même ses pensées ! N'est-il pas, lui aussi, un instrument inerte, aveugle, inconscient, affecté à la transmission de pensées étrangères, entre mondes étrangers, pour des desseins insoupçonnés ?

Des idées générales des notions particulières, des révélations tombent dans son cerveau, tout à coup, sans lien avec sa pensée antérieure ? D'où ? de quel monde ? de quel cerveau supérieur ? Les magiciens de l'antiquité, les sorciers du moyen âge disaient : du démon ; les prêtres disaient : d'un dieu. Tous comprenaient que la lueur ne jaillissait pas d'eux-mêmes. Ils se sentaient de pauvres marionnettes agitées au bout d'un fil par une puissance ténébreuse. Quand un éclair, sillonnant la nuit pour eux-seuls, leur découvrait des choses que le commun des hommes devait apprendre mille ans plus tard, ils montaient à l'autel, au trône ou au bûcher ; mais ils n'avaient pas l'absurde vanité de s'en attribuer le mérite.

Et nous, ivres d'orgueil, nous qui rampons, qui tâtonnons, qui titubons, qui bégayons au milieu de tout cet invisible, nous qui servons d'outils, de jouets, nous qui sommes sur la terre comme des microbes cultivées dans un laboratoire pour les expériences et pour les œuvres d'êtres inconnus, nous parlons de notre initiative, de notre liberté, de notre responsabilité !...

Nous n'avons pas plus de génie ou de folie, pas plus de science ou d'ignorance, pas plus de liberté ou de responsabilité, sans doute, que l'appareil enregistreur des ondes électriques dans la télégraphie ou la téléphonie sans fil. Nous vivons à l'extrémité d'une onde et nous ne saurons jamais d'où elle est partie. Nous ne saurons jamais ce que nous sommes, ni pourquoi nous sommes. A peine sommes-nous sûrs d'être ! *(Le Matin.)*

Les Phénomènes occultes de Boufarik

Boufarik, cette jolie petite ville de 9.000 âmes, cachée sous un frais bocage, cette charmante cité, perle de la Mitidja, est depuis quelque temps, dans un très grand émoi et ce n'est pas pour rien comme vous allez le voir.

Depuis la fin de décembre dernier, des bouteilles jetées on ne sait d'où ni comment, tombaient régulièrement dans la cour de la maison occupée par M. Guénoun, négociant et propriétaire, à Boufarik.

Tout d'abord, il en tombait deux ou trois par jour et on ne prêtait pas à ce phénomène plus d'importance qu'il n'en comportait. Puis on rechercha chez les voisins quel pouvait être le mystérieux fournisseur de bouteilles vides.

Vaines recherches !

Une surveillance très active fut exercée, mais toujours sans résultat.

Cependant on en vint à constater que les jets de bouteilles se produisaient surtout lorsque la domestique de M. Guénoun, la jeune Campagne, âgée de 13 ans, était là. La domestique partie, plus de bouteilles tombant miraculeusement dans la cour.

A un moment, ces apports capables de troubler la quiétude des sceptiques les plus endurcis, s'étaient quelque peu calmés, mais c'était pour reprendre avec plus d'entrain que jamais.

Un matin, vers 6 h. 1/2, la jeune Campagne se rendant chez ses maîtres vit tomber, en deux endroits différents de sa route, et à quelques pas d'elle, trois bouteilles.

Pendant la journée, dans la cour de M.Guénoun, d'autres bouteilles tombèrent. Une, même, sur la terrasse de l'immeuble. Bien mieux les bouteilles se sont cassées d'elles-mêmes dans la cuisine où travaillait la jeune domestique.

Le soir, la jeune Campagne, rejoignant son domicile pour prendre son repos, a vu tomber deux ou trois bouteilles sur son chemin.

On fit part de ces faits au Commissaire de police, Celui-ci décida d'intervenir, espérant bien trouver la solution du problème en découvrant l'habile farceur et en le faisant piteusement échouer à la geôle municipale. Il organisa donc une surveillance rigoureuse.

Mais, ô déception, au nez et à la barbe des agents de la force publique il tombait, il tombait encore, il tombait toujours des bouteilles vides.

Que ces phénomènes fussent dus à une puissance inconnue ou bien à un gaillard facétieux et introuvable, cela devenait pourtant irrespectueux ! On décida donc de tirer, à tout prix, cette affaire au clair, d'autant plus que la population de Boufarik, commentant diversement cette pluie d'un nouveau genre, s'inquiétait et se passionnait. A ce point que plus de deux mille personnes stationnaient des heures entières devant la maison hantée, attendant la sortie de la jeune Campagne pour l'accompagner chez elle et voir, en route, pleuvoir des bouteilles.

Une garde vigilante fut organisée dans la maison habitée par la jeune Campagne et par sa famille. Agents, gardes-champêtres, pompiers, chacun avait son poste. La foule elle-même faisait aussi le guet. Tout le monde, comme on dit, *ouvrait l'œil... et le bon.* Et cependant les bouteilles continuaient à s'abattre majestueusement sur le sol, au grand désappointement de tous.

Des dévôts prièrent alors le curé de la localité d'entrer en scène, pensant judicieusement que le *diable* n'étaient pas étranger à ce phénomène extraordinaire Le brave prêtre fit confesser et communier la jeune Campagne ; une messe spéciale fut dite, au cours de laquelle la jeune fille, *possédée de Satan*, fut solennellement exorcisée.

Rien n'y fit et la chute des bouteilles continua.

On conçoit sans peine la stupeur qui s'était emparée des nombreux curieux qui, tous les soirs, jusqu'à une heure avancée de la nuit, cherchaient à pénétrer ce mystère dont ils étaient les témoins pétrifiés.

La jeune Campagne a été depuis placée dans une ferme de la plaine, puis à Mouzaïaville et aussi à Blida.

Dans tous ces endroits, les mêmes phénomènes se sont produits et la jeune fille a été partout congédiée. Elle est rentrée chez ses parents et, au moment où nous écrivons cet article — 12 avril 1910 — une lettre de Boufarik nous apprend que les faits, loin de cesser, redoublent d'intensité. Outre la pluie de bouteilles, des pierres sont lancées par des mains invisibles, des objets sont déplacés, les chaussures sont promenées de droite et de gauche. Tout est bouleversé chez ces malheureux Campagne et la nuit un bruit insolite les empêche de dormir et les plonge dans une grande terreur.

Trouvera-t-on, à Boufarik ou ailleurs, quelque savant, sceptique et matérialiste par-dessus le marché, qui nous donnera une solution rationnelle de cette histoire d'occultisme en bouteille? Quant à nous, nous savons à quoi nous en tenir.

H. Verdier.

LES AISSAOUAS

Nombreux sont les lecteurs de *La Vie Future*, — surtout ceux habitant l'Algérie, — qui connaissent les Aïssaouas, ces membres de la fameuse secte musulmane d'Aïssa dont les exercices stupéfient les spectateurs.

Pour ceux qui ne les ont jamais vus, nous allons faire le récit d'une de leurs séances. Nous déduirons ensuite, au point de vue spirite, tous les enseignements que comportent de telles expériences.

« Dans une cour mauresque, trois Aïssaouas sont accroupis. L'un d'eux est vêtu d'une gandourah blanche entr'ouverte pour laisser voir, par coquetterie, une cravate d'un rouge écarlate qui étonne et qui détonne. Les deux autres ont un costume à peu près semblable à celui de nos zouaves. Leurs figures sont plutôt railleuses et n'ont rien d'extatique. A côté d'eux, à leurs pieds, sont placés leurs instruments de travail : un poignard dont le manche est une boule en bois, un grand sabre à lame très affilée, de longues épingles à chapeau de dame, un grand clou très pointu et un

mouchoir à carreaux où grouillent des serpents faisant des bonds désordonnés pour s'échapper.

La séance commence.

On jette dans une cassolette quelques morceaux de benjoin. Une fumée odorante ne tarde pas à se produire ; elle énerve rapidement les Aïssaouas. De railleuses, les figures deviennent crispées, les corps ont de légers soubresauts, et, tandis que deux d'entre eux saisissent chacun un tambour sur lequel ils frappent avec acharnement, un troisième se lève comme un ressort, approche sa tête du réchaud de benjoin, presque à toucher le feu, respire longuement et extatiquement les fumées odorantes. Il se met alors à danser, et chante une sorte de mélopée plaintive que répètent ses deux confrères. La danse est primitive et consiste dans un mouvement rythmé des jambes et de la tête, qui est projetée en avant d'un coup brusque de gauche à droite.

Tout d'un coup, le danseur s'élance sur le mouchoir à carreaux, saisit trois serpents d'une main, deux de l'autre, et se les promène sur la poitrine et les bras. Puis il introduit la tête du plus gros dans sa bouche, serre les dents et tire fortement. La tête du reptile lui reste dans la bouche ; il se met à la manger avec délices. Un autre serpent cherche, pendant ce temps à le mordre ; il lui saisit la queue avec ses dents, en détache une partie qui va rejoindre dans son estomac la tête déjà dévorée du premier serpent. A partir de ce moment, les horreurs se succèdent. Les autres Aïssaouas, animés successivement, et bien au point voulu d'extase, se mettent de la partie et chacun, tour à tour, dansant, sautant, commence ses exercices. L'un s'enfonce dans l'œil un poignard, l'autre se loge dans la langue quatre grandes épingles à chapeau qui se balancent sur cette pelote d'un nouveau genre, tandis que le même individu se perce le ventre avec une grande tige de fer. A un moment, l'un d'eux, appuyant le tranchant du sabre sur son estomac, se met à exécuter une sorte de mouvement de natation dans le vide, n'ayant comme point d'appui que cette lame affilée, maintenue contre son estomac par ses deux amis. On s'attend à voir la lame le couper en deux ; mais non, rien qu'une raie rouge

sanguinolente qui subsiste. Enfin, le plus forcené saisit un énorme maillet en bois et un grand clou pointu de huit centimètres environ, se met à genoux, place le clou sur son crâne et l'enfonce à grands coups de maillet. Il tournoie ensuite avec le clou fiché dans la tête : on est obligé de le lui retirer, il était enfoncé de deux centimètres et le sang coulait un peu. Un de ses camarades souffle sur la plaie et il n'y paraît plus rien.

La séance est terminée; ce n'est pas trop tôt, car voilà assez d'horreurs.

Et maintenant, je m'adresse aux matérialistes et leur dis : « Vous qui prétendez que, seule, existe dans l'être humain la matière cérébrale, sanguine, osseuse, nerveuse et musculaire, que pensez-vous de ces expériences faites, non pas dans un lieu obscur et caché et en présence de gens choisis, mais en présence d'un public quelconque et souvent nombreux ?

Je sais que vous direz que dans l'hypnose le sang ne coule pas. Mais alors faites connaître pourquoi le sang ne coule pas. Donnez, si vous le pouvez, une explication matérielle et claire de l'hypnotisme ou magnétisme contre lequel on a tant combattu, non-seulement parce qu'il fait partie de l'enseignement spirite, mais aussi parce qu'il renverse et détruit vos théories matérialistes. Avez-vous assez raillé les spirites rénovateurs de cette science dont les effets ont été constatés à toutes les époques de l'humanité ?

Nous, spirites, nous connaissons depuis longtemps les faits surprenants des Aïssaouas, de même que ceux des Fakirs de l'Inde. Nous les expliquons par le détachement partiel de l'Esprit, c'est-à-dire de l'être immatériel donnant la vie à notre corps. Ce détachement partiel de l'Esprit, met le corps matériel à l'état de demi-cadavre, et chacun sait que les blessures faites à un cadavre ne saignent pas. Le souffle produit par un autre avec la volonté de faire cesser l'état hypnotique ramène l'Esprit et la blessure disparaît.

Pour nous, les faits qualifiés merveilleux des Aïssaouas sont aussi faciles à expliquer que l'insensibilité dans le sommeil naturel, toute proportion gardée bien entendu.

Quant à vous, matérialistes, puisque selon vous tout se traduit

par les effets de la matière, voulez-vous nous dire, par exemple, pourquoi l'individu endormi ne perçoit pas les bruits ordinaires autour de lui? Pourtant le pavillon de l'oreille, le conduit auditif, le tympan, etc., existent toujours et les ondes sonores y pénètrent comme pendant l'état de veille. Si la matière seule agissait, l'audition des bruits aurait lieu la même chose en dormant qu'en étant éveillé.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces différents sujets. Mais que, dès aujourd'hui, ces soi-disant esprits forts qui ne veulent reconnaître que la matière et cherchent à tourner les Spirites en dérision, — comme cela se voit trop souvent, — sachent que le ridicule se tourne contre eux et ne peut atteindre les Spirites chercheurs, studieux, dont les croyances sont basées sur la raison, la science et les preuves.

H. V.

JUGES INTELLIGENTS

Acquittement d'une Magnétiseuse

Il n'est pas possible de passer sous silence le jugement que vient de rendre, le tribunal correctionnel de Versailles, présidé par M. Worms.

Ce jugement, qui intéresse tout particulièrement les adeptes du magnétisme, était l'épilogue d'une double poursuite pour exercice illégal de la médecine et escroquerie contre une femme de l'art, dont le talent consiste à guérir par la simple apposition de ses mains et en faisant boire à ses malades de l'eau magnétisée.

Le tribunal malgré le réquisitoire de M. le substitut Dayras, et sur la plaidoirie de Me Duportal, du barreau de Paris, a renvoyée la prévenue des fins de ces deux poursuites sans dépens par les considérations que voici :

Sur la prévention de l'exercice illégal de la médecine :

Attendu que ne commet pas le délit d'exercice illégal de la médecine le magnétiseur qui, sans ordonner aucun remède ou médicament, sans faire aucune prescription, sans donner aucune direction

aux malades, se borne, quelle que soit la nature du mal, à agir au moyen soit d'un fluide qu'il leur transmettrait par l'imposition des mains, soit d'une eau ou d'une pommade ordinaire prétendûment magnétisée ;

Que c'est ainsi que l'on n'a jamais songé à condamner, ou même simplement à poursuivre ceux qui, en grand nombre et chaque jour, ne font autre chose pour obtenir la guérison des malades que conseiller un régime hygiénique ou alimentaire, que perscrire soit le séjour dans des localités déterminées, dites stations climatériques, soit l'usage d'eaux minérales, thermales ou miraculeuses ;

Que dès lors, et sans qu'il soit nécessaire d'étendre le nombre des exemples qui précèdent, la prévention d'exercice illégal de la médecine relevée contre la magnétiseuse n'est pas suffisamment caractérisée.

Quant à la prévention d'escroquerie :

Attendu que la prévenue, en se disant magnétiseuse, n'a pas pris une fausse qualité ; qu'en effet elle exerce très effectivement cette profession, qu'elle est même diplomée et lauréate des écoles de magnétisme ;

Que d'autre part, il n'appartient pas au tribunal de décider qu'elle s'attribue faussement le pouvoir de guérir ;

Qu'en effet, la loi, et même la simple logique veulent que toujours et spécialement, pour prononcer des condamnations pénales, les tribunaux ne se fondent que sur les vérités certaines et incontestées ;

Qu'il leur est par suite interdit, s'immisçant dans le domaine scientifique, de prendre parti dans la controverse qui s'agite ;

Qu'avec la théorie contraire ils s'exposeraient, en frappant des initiateurs hardis et de génie, non sans doute à étouffer la vérité, car sa force est invincible, mais à arrêter et à paralyser dans une certaine mesure pour quelque temps au grand dommage de l'humanité, l'évolution incessante de la science vers le progrès infini ;

Qu'ainsi dans l'hypothèse où ces principes eussent été méconnus, l'on aurait pu, à une époque même récente, précisément en matière de magnétisme, condamner comme escroc, au début de leurs travaux, les maîtres des écoles de Nancy et de la Salpêtrière ;

Que, par suite, la prévention d'escroquerie n'est pas suffisamment justifiée.

COMMUNICATION OBTENUE PAR Mme L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Logique simple et compréhensible, que celle consistant à améliorer l'état général de ces cerveaux déséquilibrés, rejetant au néant, au néantisme absolu, ce qui a existé, ce qui était réel, vivant, et qui doit, pour eux, conviction formelle, ne plus être jamais!

Erreur profonde! On a été, on est et l'on sera toujours!

Beaucoup se laisseront convaincre; grand nombre aussi réfuteront des arguments susceptibles d'entraver leurs idées pessimistes, tendant à vouloir démontrer des idées erronnées. Et alors, qu'opposer à leurs objections? Des faits tangibles.

Par la table, ils acquerront des preuves indiscutables, la typtologie ayant pour base, les premiers principaux éléments d'une doctrine irréfutable.

L'écriture les convaincra davantage, et les incorporations achèveront de fermenter, en leur esprit, ce germe ne demandant qu'à produire, à féconder.

Ne brusquez point les cerveaux affaiblis déjà par un surmenage intellectuel. Il est bon de mesurer à chacun, la part qui peut convenir, sans fatigue aucune, à son tempérament.

Chaque être porte en lui-même une médiumnité quelconque. Aussi fera-t-il bien de chercher à développer, par de bons fluides, les éléments dont la nature l'a doué.

Il est de toute utilité d'aider au progrès par une abnégation fidèle de sa personne.

Les Esprits, heureux d'assimiler aux incarnés, leurs pensées, donneront, davantage encore, de leur temps et de leur dévouement.

Leur but est l'ascensionnelle graduation dans toute entreprise, quelle qu'elle soit.

L'avenir dépendant complètement des actes soumis et dévolus à leurs facultés.

A brebis tondue, Dieu mesure le vent

Oui, les épreuves ne dépasseront jamais les forces humaines. — Et, dans tous chagrins, toutes douleurs, un apaisement se fera sentir après le plus fort découragement.

Elevez, chaque jour, vos regards vers le Créateur, implorez, du fond de l'âme, son intervention divine. Un baume réconfortant inondera votre cœur, et, plus soumis, plus docile, plus résigné enfin, vous continuerez avec sagesse, et vos travaux, et votre existence, à travers ce siècle bien arriéré encore, malheureusement! De tous côtés, des voix s'élèvent pour retourner en tous sens, ces préjugés qui hypnotisaient et médusaient autrefois, que l'on commence à délaisser et que l'on vaincra un jour!

Sortir de cet engourdissement, de cette torpeur est nécessaire! Hardis, les vaillants pionniers! L'heure est venue, où tout être doit donner un essor nouveau à son labeur, à son esprit! L'étoile du berger guidera vos projets : une réforme complète s'opérant en vos cerveaux, obscurcis jusqu'à ce jour!

Renaissez, vivifiez-vous à cet air empreint d'une atmosphère saine. Amis, vous le savez, il est heureux de respirer à l'air pur et embaumé, des senteurs odorantes du printemps, de sourire à la gaieté et de chanter à l'amour!

P.-J. Béranger.
(1780-1857)

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Incontinent, Juramy se mit à en faire l'inventaire.

« Dans les deux grands sacs que vous voyez, il y a de la fine « fleur de froment.

« Cette caisse renferme du lard fumé ; à côté, remarquez ces « chapelets d'oignons et d'aulx.

« Ici, dans ces couffins, vous trouverez des noix et des figues « sèches.....

« Ces petits sacs sont pleins de légumes secs..... ; sur les claies « que vous voyez, au-dessus, il y a des pommes de terre..... ; ce « baril est plein de vin..... ; cette jarre contient de l'huile d'o- « live..... »

— « Mais enfin, mon ami, de grâce, interrompit le marquis, « fais cesser ce mystère, Je ne veux plus t'écouter que tu ne m'aies « donné des explications sur tout ceci. »

— « Eh bien ! voici, ce n'est ni long, ni compliqué :

« La masure par laquelle nous sommes entrés se trouvant dans « un lopin de terre que j'achetai en venant m'établir dans le pays, « m'appartient. Un jour, surpris par la pluie, pendant que je « labourais ce champ, je vins m'y réfugier avec mes bêtes. Comme « il faisait froid, je voulus allumer quelques broussailles dans la « grande cheminée ; en jetant dans le feu une branche d'arbousier, « le hasard fit qu'elle porta sur le ressort que j'ai fait jouer tout à « l'heure et, à ma grande stupéfaction, je vis le fond de la cheminée « tourner lentement découvrant un passage secret.

« Je vous laisse juge de l'étonnement qui s'empara de moi, en « voyant cela.

« Reprenant mon sang froid, je me mis à chercher le moyen de « refermer ce souterrain, je le trouvai bientôt.

« Sans en parler à personne je revins le lendemain, muni d'une « lampe, et, bravement, je l'explorai.

« J'ai pu constater que ce passage secret débouche dans les ruines « du vieux château féodal que vous avez visité l'autre jour. »

— « Oui, mais toutes ces provisions entassées ici..... ! »

— « Je vais vous dire : comme dans le pays je ne m'étais pas géné, « pour dire que j'aimais mes anciens maîtres, des nobles, com- « prenez-vous ? ajouta-t-il avec un sourire, aux premiers échos de « la Révolution, je suis devenu suspect. Alors sans en rien dire à « personne, pas même à ma femme et à ma fille, j'ai apporté tout « cela, au cas où, pour notre sécurité, il nous faudrait disparaître.

« Mais ce que je ne puis comprendre, dans tout cela, c'est que « ma Rosette ait pu vous indiquer cette retraite puisqu'elle ne la « connaissait pas. »

— « Et mon cheval qui, là-haut est tenu par une main invisible, « répondit le jeune homme ; vraiment il vaut mieux ne pas trop « y penser pour la sécurité de notre raison.

« Et maintenant qu'allons-nous faire ? »

— « Je vais retourner à la maison pour voir s'il y a du nouveau. »

— « Avec mon cheval ? »

— « Vous n'y pensez pas, le traître Benoit le connait trop. »

— « Oui, en effet, il supposerait que je suis caché aux alen- « tours. »

— « J'irai à pied ; tenez dans ce coin vous avez une botte de « paille sur laquelle vous serez très bien pour passer la nuit. Je « vais en prendre une brassée pour mon cheval. «

— « Demain matin à la première heure, tu viendras me dire ce « qui se passe. »

— « Soyez sans inquiétude, monsieur Gaëtan, je ne vous ou- « blierai pas. »

— Ne pourrais-tu amener Rosette avec toi ; peut-être s'endor- « mira-t-elle de nouveau et pourrons-nous ainsi avoir la clef de « ce mystère ? »

(A suivre). UN COLLABORATEUR DE L'AU-DELA.



Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER